TROIS SECONDES

302405JHD_ROSLUND_cs6_pc.indd 3 04/05/2018 10:47:22

302405JHD_ROSLUND_cs6_pc.indd 4 04/05/2018 10:47:22

Roslund & Hellström

Trois secondes

Thriller

Traduit du suédois par
Philippe Bouquet et Catherine Renaud

MAZARINE

302405JHD_ROSLUND_cs6_pc.indd 5 04/05/2018 10:47:22

Composition et mise en pages
Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq

Couverture : Jeanne de Nîmes
d'après une couverture de www.buerosued.de
Illustration : KuS / Plainpicture

Cet ouvrage est la traduction intégrale,
publiée pour la première fois en France,
du livre de langue suédoise :
3 Sekunden

L'éditeur tient à remercier Hélène Mastowski pour sa collaboration.

© Roslund and Hellström, 2009
Published by agreement with the Salomonsson Agency
© Mazarine/Librairie Arthème Fayard, 2018,
pour la traduction française

ISBN : 9782863744901
Dépôt légal : septembre 2018

À Vanja,
qui a rendu nos livres un peu meilleurs

302405JHD_ROSLUND_cs6_pc.indd 8 04/05/2018 10:47:23

PREMIÈRE PARTIE

302405JHD_ROSLUND_cs6_pc.indd 10 04/05/2018 10:47:23

DIMANCHE

302405JHD_ROSLUND_cs6_pc.indd 12 04/05/2018 10:47:23

Une heure avant minuit.

C'était la fin du printemps, mais il faisait plus sombre qu'il ne l'aurait cru. Sans doute à cause de cette eau presque noire, en dessous, comme une membrane dissimulant un abîme insondable.

Il n'aimait pas les bateaux, mais peut-être était-ce la mer qu'il ne comprenait pas. Il frissonnait toujours quand le vent soufflait comme ce jour-là et que Świnoujście disparaissait lentement à l'horizon. Comme d'habitude, ses mains serraient fermement la lisse, tandis qu'il attendait que les maisons cessent d'être des maisons mais seulement de petits carrés avalés par l'obscurité qui croissait autour de lui.

Il avait vingt-neuf ans et il avait peur.

Il entendait des gens se déplacer derrière lui, eux aussi en route pour un endroit quelconque. Au bout d'une nuit et de quelques heures de sommeil, ils se réveilleraient tous dans un autre pays.

Il se pencha en avant et ferma les yeux. Chaque voyage paraissait pire que le précédent et son esprit semblait prendre autant conscience des risques que son corps, avec ses mains qui tremblaient, son front qui suait et ses joues qui brûlaient alors qu'il était transi de froid par la morsure de la bise. Deux jours. Dans deux jours, il se tiendrait de nouveau à cet endroit, mais

302405JHD_ROSLUND_cs6_pc.indd 13 04/05/2018 10:47:23

dans le sens du retour, et aurait déjà oublié avoir juré ne plus jamais recommencer.

Il lâcha la lisse et, troquant le froid pour la chaleur, ouvrit la porte qui l'amena à l'un des escaliers principaux, où des visages inconnus se dirigeaient vers les cabines.

Il ne voulait pas dormir, ne pouvait pas dormir, pas encore.

Cela n'avait pas grand-chose d'un bar ; le *M/F Wawel* avait beau être l'un des plus grands ferries faisant le service entre le nord de la Pologne et le sud de la Suède, les tables recouvertes de miettes et les chaises munies de quatre minces morceaux de bois pour tout dossier suggéraient qu'on n'était pas censé rester là bien longtemps.

Il transpirait encore, regardait droit devant lui, les mains en quête de son sandwich et de son verre de bière, et s'efforçait de masquer sa peur. Quelques gorgées, une demi-tranche de fromage, luttant toujours contre la nausée il avait espéré qu'un nouveau goût effacerait les autres dans sa bouche : d'abord le gros morceau de porc gras qu'il avait été contraint de manger jusqu'à ce que son estomac en soit bien imprégné, puis ce truc jaunâtre au milieu d'une masse de caoutchouc brun. Ils avaient compté à voix haute chaque fois qu'il avalait, deux cents fois, jusqu'à ce que les balles de caoutchouc finissent par égratigner sa gorge.

– *Czy podać panu coś jeszcze ?*

La jeune serveuse le regarda, mais il secoua la tête, pas ce soir, rien d'autre.

La chaleur de ses joues n'était plus maintenant qu'une vague sensation, et c'est un visage tout blanc qu'il vit dans le miroir près de la caisse lorsqu'il repoussa aussi loin que possible sur le comptoir le plateau contenant le verre plein et le sandwich intact, et le montra du doigt pour signifier à la serveuse de l'emporter.

– *Postawić ci piwo ?*

Lui demanda un homme de son âge, légèrement ivre, du genre de ceux qui cherchent à parler avec n'importe qui pour éviter de se sentir seul. Il continua à regarder droit devant lui le visage tout blanc dans le miroir, sans même se retourner. Difficile de savoir avec certitude qui était la personne qui posait

302405JHD_ROSLUND_cs6_pc.indd 14 04/05/2018 10:47:23

la question et pourquoi. Quelqu'un qui prenait place près de lui en faisant semblant d'être ivre et lui offrait une bière pouvait être parfaitement au fait de la raison de son voyage. Il posa vingt euros près de l'addition, sur le plateau argenté, et quitta cette salle déserte aux tables vides où résonnait une musique sans intérêt.

Il aurait aimé hurler de soif et sa langue cherchait un surcroît de salive pour humecter temporairement toute cette sécheresse, mais il n'osait pas boire, tellement il avait peur de vomir, de ne pas être en mesure de garder tout ce qu'il avait avalé.

Il devait pourtant tout garder, sinon – il savait ce qui se passerait – il était un homme mort.

Il écoutait les oiseaux comme il le faisait souvent à la fin de l'après-midi, quand l'air chaud venu de quelque part dans l'Atlantique laissait lentement la place à la fraîcheur d'une nouvelle soirée de printemps. C'était le moment de la journée qu'il préférait, il avait fini ce qu'il avait à faire mais était tout sauf fatigué, et avait donc quelques bonnes heures devant lui avant de devoir se coucher dans l'étroit lit d'hôtel, pour tenter de dormir dans cette pièce saturée de solitude.

Erik Wilson laissa la fraîcheur effleurer son visage ; il ferma les yeux un bref instant pour éviter la lumière des puissants projecteurs qui inondaient tout ce qui se trouvait aux alentours d'une lumière trop blanche. Il pencha la tête en arrière, regarda d'un œil méfiant les gros rouleaux de barbelés hérissés qui surélevaient encore un peu plus la clôture et lutta contre l'étrange impression qu'ils allaient dégringoler sur lui.

Quelques centaines de mètres plus loin, il perçut le bruit d'un groupe de personnes se déplaçant à travers la vaste zone éclairée recouverte d'asphalte.

Six hommes vêtus de noir, devant, côte à côte, et derrière eux un septième.

Une voiture tout aussi noire les filait lentement.

Wilson observait chacun de leurs pas avec curiosité.

Escorte de personne protégée. Escorte en espace découvert.

302405JHD_ROSLUND_cs6_pc.indd 16 04/05/2018 10:47:23

Soudain, un autre bruit prit le dessus. Des coups de feu. Quelqu'un tirait sur le groupe des coups précis et rapides. Immobile, Erik Wilson vit les deux hommes en noir les plus proches de la personne protégée se jeter sur elle et la plaquer au sol, puis les quatre autres se retourner et chercher d'où provenaient les tirs.

Comme Wilson, ils identifièrent l'arme au son qu'elle faisait.

Une kalachnikov.

Depuis un passage entre deux bâtiments bas, à quarante ou cinquante mètres de là.

Les oiseaux qui chantaient peu avant avaient disparu et le vent chaud qui allait bientôt fraîchir était tombé.

À travers la clôture, Erik Wilson put observer chaque mouvement, entendre chaque silence. Les hommes en noir ripostèrent, la voiture accéléra vivement et vint se porter à la hauteur de la personne protégée et faire barrage aux coups de feu continuant à provenir des deux bâtiments, à intervalles réguliers. Quelques secondes, pas plus, puis celui qui faisait l'objet de cette protection fut hissé sur le siège arrière du véhicule, par la portière ouverte, et disparut dans l'obscurité.

– Bien.

La voix venait d'en haut.

– C'est bon pour ce soir.

Les haut-parleurs avaient été placés juste sous les énormes projecteurs. Le président avait survécu un jour de plus. Wilson s'étira, prêta l'oreille, les oiseaux étaient de retour. Étrange endroit. C'était la troisième fois qu'il se rendait, aussi loin au sud de l'État de Géorgie qu'on puisse aller, au FLETC (Federal Law Enforcement Training Center), base militaire de l'État fédéral et camp d'entraînement de toutes les organisations policières – DEA, ATF, US Marshals, Border Patrol –, ainsi que de ceux qui venaient de sauver à nouveau la nation : les agents du Secret Service. Il en était certain, en regardant le tarmac éclairé : c'était leur voiture, leur personnel ; ils s'entraînaient souvent à cette heure de la journée.

Il continua à marcher le long de cette clôture qui marquait la frontière avec une autre réalité. On respirait mieux ici ; il avait

302405JHD_ROSLUND_cs6_pc.indd 17 04/05/2018 10:47:23

toujours aimé ce temps, tellement plus clair et plus chaud que l'attente, à Stockholm, d'un été qui ne venait jamais.

L'hôtel ressemblait à n'importe quel autre, il traversa le hall d'entrée vers le restaurant coûteux et vieillot mais changea d'avis et continua son chemin en direction des ascenseurs, pour monter au onzième étage de ce bâtiment qui, durant quelques jours, quelques semaines ou quelques mois était le foyer de tous ceux qui participaient à cette formation.

Il faisait une chaleur étouffante dans sa chambre. Il ouvrit la fenêtre donnant sur le vaste terrain d'entraînement, observa pendant un moment cette lumière éblouissante, alluma la télévision et navigua parmi des chaînes diffusant toutes la même émission. Il laissa le poste allumé, bien décidé à ce qu'il le reste jusqu'à ce qu'il aille se coucher, car c'était la seule chose qui puisse apporter un semblant de vie à une chambre d'hôtel.

Il ne tenait pas en place.

Une inquiétude se propageait à l'intérieur de son corps, partant de l'estomac pour atteindre les jambes et les pieds, et l'obligeant à se lever du bord du lit pour s'étirer, puis gagner le bureau sur la surface brillante duquel cinq téléphones portables étaient alignés à quelques centimètres l'un de l'autre, cinq appareils identiques placés entre la lampe surmontée d'un abat-jour un peu trop grand et le sous-main en cuir sombre.

Il les souleva un par un pour lire ce qui était inscrit sur l'écran. Sur les quatre premiers, aucun appel ni message.

Le cinquième, il le vit avant même que sa main ne s'en empare.

Huit appels en absence.

Tous passés depuis le même numéro.

C'était lui-même qui l'avait voulu ainsi. Cet appareil ne recevait les appels que d'un seul correspondant. Et il n'en appelait qu'un seul.

Deux cartes prépayées ne s'appelant que l'une l'autre. Si quelqu'un décidait de mener des investigations à partir de ces portables, il ne trouverait aucun nom, juste deux numéros s'appelant l'un l'autre, deux abonnés inconnus absolument impossibles à identifier.

302405JHD_ROSLUND_cs6_pc.indd 18 04/05/2018 10:47:23

Il regarda les quatre autres appareils posés sur le bureau. Ils fonctionnaient sur le même mode, n'appelaient et n'étaient appelés que par un seul numéro inconnu.

Huit appels en absence.

Erik Wilson prit celui qui appartenait à Paula.

Il fit le calcul. Plus de minuit, en Suède. Il composa le numéro.

La voix de Paula.

– Il faut qu'on se voie. Au cinq. Dans une heure très précisément.

Le cinq.

Le 15 de Vulcanusgatan et le 17 de Sankt Eriksplan.

– Impossible.

– Il faut qu'on se voie.

– Impossible. Je suis à l'étranger.

Lourde respiration. Toute proche. Et pourtant à plusieurs milliers de kilomètres.

– Alors on a un putain de problème, Erik. On effectue une grosse livraison dans douze heures.

– Annule-la.

– Trop tard. Quinze mules polonaises sont en route.

Erik Wilson se rassit sur le bord du lit, sur le couvre-lit un peu froissé

Une grosse affaire.

Paula avait infiltré l'organisation en profondeur, plus loin que quiconque auparavant.

– Laisse tomber. Maintenant.

– *Tu sais que c'est pas comme ça que ça se passe. Que je dois continuer. Sinon je prends deux balles dans la tête.*

– Je te dis de laisser tomber. Je ne pourrai pas te venir en aide. Alors tu vas m'écouter et tu vas laisser tomber, nom de Dieu !

Quand quelqu'un raccroche au beau milieu d'une conversation téléphonique, le silence qui suit est particulier, troublant. Wilson n'avait jamais aimé ce vide électronique ; que quelqu'un d'autre que lui décide que l'appel était terminé.

Il s'approcha de nouveau de la fenêtre, scruta la vive lumière qui semblait rétrécir la grande cour et presque la noyer dans le blanc.

302405JHD_ROSLUND_cs6_pc.indd 19 04/05/2018 10:47:23

La voix avait été tendue, presque effrayée.

Erik Wilson regardait le téléphone portable dans sa main. Il observait le silence.

Paula allait devoir faire cavalier seul.

LUNDI

302405JHD_ROSLUND_cs6_pc.indd 22 04/05/2018 10:47:23

Il avait arrêté la voiture au milieu du pont de Lidingö.

Le soleil avait percé les ténèbres pour la première fois peu après trois heures, puis avait fait du remue-ménage dans le ciel et l'obscurité ne reviendrait pas avant tard le soir. Ewert Grens baissa sa vitre, regarda en direction de l'eau et inspira l'air encore frais ; alors que l'aube se changeait en matin et que cette satanée nuit le laissait enfin en paix.

Il traversa l'île endormie jusqu'à cette belle maison, en haut d'une falaise, surplombant les bateaux qui passaient au-dessous. Il se gara sur l'espace asphalté désert, ôta la radio de bord du chargeur et fixa le micro au revers de sa veste. Il l'avait toujours laissée dans la voiture, quand il lui rendait visite, nulle communication n'était plus importante que la leur, mais cette fois, il n'y avait plus rien à perturber.

Cela faisait vingt-neuf ans, sans interruption, qu'Ewert Grens allait, une fois par semaine, dans cet établissement de soins. Même si quelqu'un d'autre occupait sa chambre, maintenant. Il avança jusqu'à ce qui avait été sa fenêtre, derrière laquelle elle s'asseyait pour contempler le monde et près de laquelle il prenait place, lui, pour tenter de comprendre ce qu'elle cherchait vraiment.

La seule personne en qui il avait jamais eu confiance.

302405JHD_ROSLUND_cs6_pc.indd 23 04/05/2018 10:47:23

Elle lui manquait affreusement. Ce foutu vide se cramponnait à lui, il avait beau courir toutes les nuits pour lui échapper, celui-ci le pourchassait et il ne parvenait pas à s'en débarrasser. Il lui criait dessus, en vain, essayait de l'aspirer dans ses poumons, mais n'avait aucune idée du moyen de faire disparaître un tel vide.

– Commissaire Grens.

La voix venait de la porte en verre qui, normalement, était ouverte quand il faisait beau et que tous les fauteuils roulants prenaient place autour de la table du balcon. Susann, l'étudiante en médecine qui, selon le badge qu'elle portait sur la poche de poitrine de sa blouse blanche, était à présent interne, les avait accompagnés, Anni et lui, dans ce bateau de l'archipel et l'avait mis en garde contre la tentation de *trop* espérer.

– Bonjour.

– Encore vous.

– Oui.

Il ne l'avait pas revue depuis bien longtemps, l'époque où Anni était encore en vie.

– Pourquoi faites-vous cela ?

Il regarda en direction de la fenêtre vide.

– Que voulez-vous dire ?

– Pourquoi vous infligez-vous cela ?

La chambre était plongée dans l'obscurité ; la personne qui y vivait maintenant dormait encore.

– Je ne comprends pas.

– Cela fait douze mardis de suite que je vous vois là, dehors.

– C'est interdit, ou quoi ?

– Le même jour de la semaine, à la même heure. Comme avant.

Ewert Grens ne répondit pas.

– Comme quand elle était encore vivante.

Susann descendit une marche de l'escalier.

– Vous vous faites du mal.

Elle haussa la voix.

– Être en deuil, c'est une chose. Mais vous ne pouvez pas le gérer comme un emploi du temps. Vous ne vivez pas *avec* le deuil.

302405JHD_ROSLUND_cs6_pc.indd 24 04/05/2018 10:47:23

Vous vivez *pour* lui. Vous vous y accrochez, vous vous cachez derrière lui. Vous ne comprenez donc pas, commissaire Grens ? Ce que vous redoutez est déjà arrivé.

Il regardait la fenêtre teintée : le soleil y reflétait l'image d'un vieil homme qui ne savait que dire.

– Il faut lâcher prise. Poursuivre votre chemin. En dehors de toute routine.

– Elle me manque tellement.

Susann quitta l'escalier, saisit la poignée de la porte de la terrasse, sur le point de la fermer, mais s'arrêta à mi-chemin pour crier :

– Je ne veux plus vous revoir ici !